
A G R I C U L T U R E.

AN ACCOUNT OF THE SYSTEMS, etc. Tableau des systèmes d'agriculture adoptés dans les parties de l'Ecosse les mieux cultivées. Par Sir John SINCLAIR baronet, Président du Département d'agriculture. Edimbourg 1812.

(*Second extrait. Voy. p. 457 du vol. préc.*)

VOICI le début de l'auteur dans la partie qui traite des assolemens.

“ De tous les sujets de mes recherches , c'est ici peut-être de plus important , et celui dont la discussion offre le plus de difficultés. Chaque fermier doit sentir qu'en déterminant son assolement , il faut qu'il ait égard , non-seulement à la qualité des récoltes auxquelles le terrain de sa ferme est le plus propre , et qui peuvent lui donner le plus de profit , mais aussi à l'ordre dans lequel les récoltes doivent être arrangées , pour maintenir la fertilité de la terre , ou comme lord Kames l'a dit , pour faire le plus grand profit que puisse comporter la

A. 2

(4) AGRICULTURE.

conservation de la terre en bon état. „

C'est un point sur lequel on ne sauroit fixer avec trop de soin l'attention des lecteurs. Il arrive fort souvent qu'après avoir employé beaucoup de travail et de temps à mettre une terre en bon état, on cherche à se rembourser de ses frais par une suite de récoltes épuisantes, qui font retomber la terre au même point de stérilité d'où on l'a tirée; au lieu qu'en entremêlant les récoltes améliorantes à celle des grains, on auroit obtenu un profit plus grand et plus sûr. Il y a, dans une lettre d'un correspondant de l'auteur, un principe qu'on devroit toujours avoir présent, c'est celui de ne point demander une récolte à une terre qui n'est pas en bon état. Une récolte qui est beaucoup au-dessous du médiocre, lors même qu'on ne payeroit point de ferme, fait réaliser une perte, si cette récolte est manquée par la raison que le champ est en mauvais état, et non pas par l'effet des accidens de la saison.

L'auteur examine, 1°. les principes, 2°. les assolemens adoptés en Ecosse; 3°. les assolemens composés de deux systèmes différens 4°. divers objets connexes avec le sujet.

Parmi les assolemens en usage en Ecosse, il y en a de deux ans et de trois ans. Les premiers ne sont applicables que dans un

très-petit nombre de cas ; les seconds ne sont pas d'une application beaucoup plus fréquente.

L'auteur traite au long des assolemens de quatre ans , et d'abord la célèbre rotation de Norfolk , turneps , orge , trèfle , blé , laquelle a été adoptée dans diverses parties de l'Ecosse. Il y a plusieurs autres assolemens qui ont du rapport à celui-là , tels que turneps , blé d'hiver semé au printems , trèfle et avoine. Sur les terres sèches du comté d'East-Lothian , il y a des terrains où l'on sème le froment tous les deux ans , parce qu'on a la ressource des varecs. Sur les terres glaises , on voit fréquemment le froment suivre la jachère , et être suivi de l'avoine avec des graines de pré. Dans le voisinage des grandes villes , où l'on trouve beaucoup d'engrais et un marché facile pour les pommes de terre , on adopte souvent l'assolement suivant : pommes de terre , blé , trèfle , avoine. Quant à l'assolement de Norfolk , il a perdu de sa réputation : à la longue , il n'est pas avantageux au propriétaire , et il ne le seroit pas même à un fermier dans un bail de vingt-un ans. La répétition trop fréquente des récoltes céréales les rend moins abondantes , et la quantité de gros et de menu bétail que cet assolement entre-

(6) AGRICULTURE.

tient est, comparativement, peu considérable. On pense généralement, que le blé ne sauroit bien réussir si près d'une récolte d'orge; et on ne doute presque pas que les récoltes ne s'affoiblissent sensiblement, sans une grande quantité de fumier acheté. L'auteur se montre convaincu que ces objections au système de Norfolk sont fondées sur les vrais principes, et que la trop fréquente répétition des récoltes enlève à la terre des forces que tous les engrais ne peuvent pas réparer. Il pense donc, que la seule manière de remettre les terrains épuisés par les récoltes céréales, est de les convertir en prés pour quelques années, opération que l'on peut faire sur toutes les terres et dans toutes les situations.

Plusieurs des correspondans de l'auteur recommandent une rotation de cinq ans; dont les élémens ne sont pas les mêmes pour tous. Une des meilleures est celle de Mr. Alexander, 1°. turneps; 2°. grains; 3°. pré; 4°. pré; 5°. grains. Il y a un principe de Mr. Mackenzie de Glasgow, approuvé par Mr. Curwen, et qu'on ne sauroit trop répandre, c'est de *ne jamais semer de grains que lorsqu'on sème en même temps un pré artificiel, ou qu'on rompt celui-ci.*

Un des assolemens de six ans les plus ap-

prouvés pour les terres argileuses est le suivant, jachère, froment, trèfle, avoine, fèves, froment. Dans les terres légères, les turneps ou les pommes de terre remplacent la jachère. Cette récolte est suivie du blé, de l'orge ou avoine, puis trèfle et ray-grass trois ans pâturé, et enfin blé ou avoine.

Ce qu'on appelle des assolemens ou rotations doubles, n'est qu'un prolongement de la durée de l'herbe, dans le but de rendre des forces à un terrain peu fertile. Pendant un bail de vingt-un ans, chaque pièce à son tour demeure quatre ou cinq ans en pré, avant de rentrer en rotation.

La septième section traite des semailles. Elle contient beaucoup d'observations importantes sur les soins nécessaires dans la manière de semer, soit à la volée, soit au semoir. Les expériences rapportées par Mr. Hope, de Fenton, sont très-satisfaisantes. Voici le résultat de la correspondance de l'auteur avec les plus habiles agriculteurs.

“ Les turneps et les pommes de terre doivent toujours être disposés en lignes. Quant aux turneps, l'avantage d'expédier le travail, la facilité d'espacer les plantes avec régularité, et l'admission de l'air et du soleil également pour toutes, assurent la préférence à cette méthode. „

(8) AGRICULTURE.

» Les carottes doivent être semées en lignes, et sur-tout là où la terre végétale n'est pas très-profonde. »

» Les fèves doivent être semées en lignes, non-seulement dans les terres faciles, mais aussi dans les sols argileux et d'un travail difficile. Si on ne les cultivoit pas en lignes, elles se trouveroient, en quelque sorte, exclues d'une classe de terrains qu'on ne peut cultiver avec profit que par les fèves. »

» Quand le but est de nettoyer un champ, il faut semer les pois en lignes; mais s'il s'agit d'une terre nette et argileuse, et que le canton soit sujet aux vents violens, il vaut mieux les semer à la volée, ou en lignes très-rapprochées. »

» On peut semer à la volée le blé d'automne; mais quant aux récoltes céréales de printemps, blé, orge, ou avoine, s'il s'agit de terrains légers, où les mauvaises herbes annuelles abondent, la récolte a de meilleures chances si l'on sème au semoir. »

Dans la section des récoltes, on voit que l'usage général en Ecosse est d'employer la faucille pour la moisson. « Un grand nombre de montagnards, hommes et femmes, viennent faire la moisson dans les cantons fertiles de la plaine, moyennant un salaire journalier et leur nourriture. Autrefois, dans le

SYSTÈMES D'AGRICULTURE, etc. (9)

Carse de Gowrie., la moisson se faisoit par des hommes que l'on louoit pour toute sa durée, savoir, les hommes à une guinée, et les femmes à quinze shellings, outre le pain et la bière deux fois le jour, et la soupe le soir. Cela revenoit à-peu-près à cinq shellings par acre tout compris. Les gages montèrent ensuite à trente shellings pour les hommes et vingt pour les femmes, ce qui, vû le renchérissement de la nourriture fournie, faisoit monter les frais de moisson jusqu'à dix shellings par acre. Aujourd'hui l'usage qui prévaut partout, est de payer en argent à un prix convenu par tas de vingt-huit petites gerbes, chacune de trente pouces de circonférence. On les paie à 4 pence pour un tas de blé et 3 pence pour un tas d'orge, d'avoine ou de pois. Mr. John Schirreff remarque que c'est la manière la plus juste de payer les ouvriers, parce que le salaire est exactement proportionné à l'ouvrage fait, chose qui n'arrive pas dans les autres manières de payer leur travail.

Le seul inconvénient de cette méthode, c'est que les intérêts du fermier et des ouvriers n'étant pas les mêmes, il arrive souvent que ceux-ci laissent le chaume si long, que la perte payeroit presque les frais de la moisson : il faudroit convenir avec les ou-

vriers de la hauteur exacte que le chaume devroit avoir au plus. Ce travail devroit toujours être surveillé pour s'assurer de l'exécution.

Un des correspondans les plus intelligens affirme que si l'on prend en considération toutes les dépenses, il est impossible de moissonner à meilleur prix que quinze shillings pour l'acre anglais.

Après avoir recommandé de placer les meules sur une base de pierre ou de métal, il parle d'une méthode particulière à l'Ecosse et qu'on nomme *bosses*. Les bases en pierre ou en fer fondu sont très-utiles dans les années pluvieuses. Voici comment il décrit la formation des meules. On commence par placer un triangle pour base d'une pyramide en bois, de trois pieds de haut, au-dessus de laquelle, et dans une direction verticale est un sac plein de paille. Pour que les épis ne tombent pas dans la pyramide ou *bosse*, on met un grillage, ou des cordes de paille, puis on commence à construire la meule. A mesure qu'elle monte, on fait aussi monter le sac de paille, de manière à conserver dans le centre de la meule un couloir, ou soupirail, qui donne de l'air dans l'intérieur. Les fermiers soigneux ont toujours la précaution de ménager un vide

dans l'intérieur des meules de blé, sur-tout s'il n'est pas parfaitement sec quand on le lie. On néglige trop souvent les soins nécessaires pour écarter les rats et les souris, qui ordinairement font beaucoup de mal. Quoique dans les automnes pluvieux, ces meules aérées dans le centre soient d'un très-grand avantage, les blés se trouvent encore mieux quand le temps le permet, de rester plus long-temps en petit tas.

L'auteur discute dans la onzième section, la pratique justement vantée, de nourrir le bétail au vert pendant l'été dans les écuries, au lieu de le faire pâturer. Il observe que cette pratique, connue depuis cinquante ans en Ecosse, est généralement suivie depuis 1778 dans le comté d'East-Lothian. Ce sujet a été examiné fort en détail, mais ce n'est pas le cas de s'y arrêter ici. L'auteur traite au long, dans la douzième section, la question de la convenance d'avoir des pâturages permanens. Cette question est discutée pour et contre par les correspondans qu'il cite : les uns sont affermis dans l'opinion qu'il faut conserver des prés sans les rompre, d'autres s'attachent à prouver que cela est inutile. Les deux parties paroissent avoir également tort en exagérant, comme ils le font, les conclusions. Voici comment Sir John lui-même s'exprime sur ce sujet.

« Je pense qu'il est certainement avantageux de conserver dans le voisinage de la ferme, un ou deux clos de dix à vingt acres, de pré, selon la grandeur de la ferme, en supposant que la terre y soit propre, et que les eaux n'y séjournent pas. Tous mes correspondans sont d'accord sur la convenance de cette réserve, mais tous ne conviennent pas qu'on ne doive jamais rompre ce morceau de pré: plusieurs prétendent qu'il est avantageux d'établir successivement ce pré dans différentes pièces. „

» Dans les endroits où l'on élève des races de bêtes à laine fine, on soutient qu'il est avantageux d'avoir de vieux prés sur lesquels les brebis font leurs agneaux et mangent les turneps; mais MM. Rennie et Brown ont prouvé par leur expérience, que dans les terres sèches et saines, qui sont les seules où il convienne d'élever des moutons, un gazon de trois ans fait le même effet qu'un gazon de vingt. „

„ On prétend aussi qu'il convient d'avoir de vieux prés pour y mettre le bétail dans les années où le printems est extrêmement sec, et où les prés artificiels ne peuvent être pâturés. Cependant, dans les bonnes terres, les prés artificiels peuvent toujours être pâturés plus tôt que les prés naturels; à moins

que le printems ne soit extrêmement humide, et dans ce cas, on a déjà indiqué les moyens d'y suppléer..

„Les prés arrosés, soit par inondation soit autrement, ne peuvent évidemment pas être labourés; il y a des prairies basses qui doivent être également conservées en gazons naturels..

L'auteur observe qu'il n'y a pas de sujet sur lequel les agriculteurs de l'Ecosse et de l'Angleterre diffèrent davantage que celui des prairies permanentes. Il est évident, par l'extrait ci-dessus, que Sir John considère les prés durables comme peu nécessaires. Enfin il prononce qu'ils sont une perte pour le propriétaire, pour le fermier et pour le pays, au lieu que par l'admission d'un système alternatif, on pourroit doubler la rente d'une ferme. Sans doute l'auteur parle des fermes anglaises, car il n'y a pas de ferme en Ecosse qui soit toute en pâturage.

Dans le chapitre des fenaisons, l'auteur censure les fermiers Ecossais sur leur négligence dans cette importante opération. Voici une manière de faire les foin qui paroît excellente. Nous allons citer l'ouvrage même: « Il faut faire les *tipples* (petites bottes coniques) aussitôt que l'ondin a un peu séché. Si la coupe est abondante, chaque ondin fait un rang de *tipples* : si la coupe est faible, on réunit deux ondins pour faire un

rang. Le *tipple* se fait comme suit : l'ouvrière ramasse de la main droite, une certaine quantité de foin de l'ondin, en le roulant ; elle en fait autant de la main gauche. Ces deux rouleaux réunis doivent faire une botte de dix à douze livres, que l'on place debout entre les genoux. On tord ensuite le haut de la botte de manière à la rendre conique, puis on lie le sommet avec l'herbe même, et on place ce cône debout. Après quelques heures l'extérieur devient si uni, que la pluie ne peut pas pénétrer dans l'intérieur ; et s'il survient de fortes averses, le *tipple* sèche promptement. Lorsque les bottes sont sèches on les met dans les meules d'été, et même immédiatement dans les meules d'hiver. Il n'est jamais nécessaire d'ouvrir les bottes pour achever la dessiccation du foin. Il n'y a pas une feuille de perdue, et le foin est presque aussi vert que s'il eût été séché dans un livre pour un herbier. Dans les récoltes médiocres, une femme suffit pour un faucheur ; dans les récoltes abondantes, il faut trois ouvrières pour deux faucheurs. Aussitôt que les *tipples* sont faits et placés de bout, on peut regarder la récolte comme en sûreté, lors même qu'il surviendrait de longues pluies (1). „

(1) Voilà un procédé peu connu, même en Ecosse.